Qui ne songe qu'à soi, quand la *fortune* est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.
FLORIAN.

Toi qui seul as conduit sa *fortune* et la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu chré- [tienne?
VOLTAIRE.

Celui qui dompte la *fortune*
Mérite seul le nom de grand.
J.-B. ROUSSEAU.

‖ Sort des choses, ce qui leur arrive de bien ou de mal : *Quelle sera la* FORTUNE *de ce livre?*

— Succès, résultat favorable : *Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe n'ont pas eu de meilleure* FORTUNE *que Platon.* (Volt.)

— Etat heureux, prospère, ou plus généralement Condition, état d'une personne, par rapport à la position qu'elle occupe : *Se plaindre de sa* FORTUNE. *Aspirer à une haute* FORTUNE. *Il est, sur l'océan des affaires humaines, une marée qu'il faut saisir à propos, si l'on veut faire voile vers la* FORTUNE. (Shakspeare.) *On voit des hommes tomber d'une haute* FORTUNE *par les mêmes moyens qui les y avaient fait monter.* (La Bruy.) *L'ardeur et la patience sont nécessaires pour avancer dans le chemin de la* FORTUNE. (Meilhan.)

Heureux qui, satisfait de son humble *fortune*,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!
RACINE.

‖ Richesse; condition d'une personne par rapport aux biens qu'elle possède : FORTUNE *publique.* FORTUNES *particulières.* FORTUNE *mal acquise. Augmenter sa* FORTUNE. *Hériter d'une grande* FORTUNE. *Les plus brillantes* FORTUNES *ne valent pas souvent les petitesses qu'il faut faire pour les acquérir.* (La Rochef.) *Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie! il faut suer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de* FORTUNE, *ou la devoir à l'agonie de nos proches.* (La Bruy.) *L'honnête homme fait de son travail le plus solide soutien de sa* FORTUNE. (Vauven.) *La* FORTUNE *ne mérite pas d'être achetée au prix d'une méchante action.* (Christine de Suède.) *On a raison d'appeler son bien* FORTUNE, *car un moment le donne, un moment l'ôte.* (Volt.) *La* FORTUNE *la plus sûre est au bout de nos doigts.* (Petiet.) *On pardonne une* FORTUNE *rapide à celui qui en fait un bon usage.* (Petit-Senn.) FORTUNE *sans travail,* FORTUNE *sans honneur.* (E. Laboulaye.) *La* FORTUNE *peut aider au bonheur, mais ce n'est pas elle qui le donne.* (L. Enault.) *Le pays de l'Europe où il y a le plus de* FORTUNES *colossales est celui où il y a le plus de pauvres.* (De Bonald.)

La *fortune* offre aux yeux des brillants mensongers.
REGNARD.

Je veux moins de *fortune* et plus d'indépendance.
C. D'HARLEVILLE.

La *fortune* pour moi n'est que la liberté.
A. DE MUSSET.

Nul n'est content de sa *fortune*,
Ni mécontent de son esprit.
Mme DESHOULIÈRES.

La *fortune* a son prix; l'imprudent en abuse,
L'hypocrite en médit, et l'honnête homme en use.
DELILLE.

— Bonheur; heureuse chance : *Il est en* FORTUNE; *il gagne tout ce qu'il veut.* (Acad.) *Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa* FORTUNE. (La Rochef.) *C'est un bonheur, une grande* FORTUNE *d'être né bon.* (Joubert.) *Gibbon eut la* FORTUNE *de voir le succès des idées qu'il avait servies.* (L. Veuillot.)

— Malheur, fâcheux accident : *Dieu vous préserve de mal et de* FORTUNE. (Acad.)

— *Bonne fortune*, Chance heureuse, hasard favorable; état heureux : *J'ai eu la* BONNE FORTUNE *de le rencontrer. La modération des personnes heureuses vient du calme que la* BONNE FORTUNE *donne à leur humeur.* (La Rochef.) *Il faut plus de vertu pour soutenir la* BONNE FORTUNE *que la mauvaise.* (La Rochef.) *Les assassins et les escrocs de la capitale considèrent les jours d'épais brouillards comme jours de* BONNES FORTUNES. (Toussenel.) *Leibnitz eut la* BONNE FORTUNE *de rencontrer à Paris Huyghens, qui le tourna du côté des mathématiques.* (V. Cousin.) *Beaumarchais eut plusieurs fois la* BONNE FORTUNE *de secourir ceux dont il avait dit qu'ils s'étaient donné la peine de naître.* (Ed. Texier.) *Un deuil est une* BONNE FORTUNE *pour une femme.* (Th. Gaut.) ‖ S'est dit autrefois pour Bonne aventure : *Dire la* BONNE FORTUNE *à quelqu'un.* ‖ Faveurs intimes accordées par une femme :

Tarissez, s'il se peut, sur vos *bonnes fortunes.*
A. DE MUSSET.

— *Homme à bonne fortune*, *à bonnes fortunes*, Homme très-heureux auprès des femmes : *Tous les coquets de profession portent des mouches, et c'est aujourd'hui la marque des* GENS À BONNES FORTUNES. (Campistron.) *Je doute de ce que disent tous ces* GENS À BONNES FORTUNES. (Dufresny.)

. . . Pour vous faire croire *homme à bonne fortune*,
Vous passez en hiver les nuits au clair de lune.
REGNARD.

‖ *Etre en bonne fortune*, Etre à un rendez-vous galant : *Qui pourrait se douter que je* SUIS *ici* EN BONNE FORTUNE *auprès de ma femme?* (Scribe.)

— *Mauvaise fortune*, Chance ou état funeste, hasard malheureux : *Les amitiés qui naissent dans la* MAUVAISE FORTUNE *sont plus étroites et plus serrées que celles qui se lient dans le bonheur.* (D'Urfé.) *La* MAUVAISE FORTUNE *tient lieu de faute.* (St-Evrem.) *L'habileté trouve parfois plus de profit dans la* MAUVAISE FORTUNE *que dans la bonne.* (De Ségur.) *Bon cœur vient à bout de* MAUVAISE FORTUNE. (Damas-Hinard.)

— *Revers de fortune*, Disgrâce, accident qui change une bonne situation en une mauvaise.

— *Retour de fortune*, Vicissitude, changement de fortune, passage d'une situation à une meilleure ou à une pire : *Les* RETOURS DE FORTUNE *sont fréquents, surtout dans les villes commerçantes.*

— *Biens de la fortune*, Richesses : *Les traits découvrent la complexion et les mœurs; la mine désigne les* BIENS DE LA FORTUNE. (La Bruy.) *C'est un très-grand mal que les* BIENS DE LA FORTUNE *soient entre les mains d'un petit nombre d'hommes.* (Grimm.)

Le *bien de la fortune* est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tem-
Et la rage des vents brise plutôt le faîte [pête,
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.
RACAN.

— *Homme de fortune*, Celui qui, pauvre au début, est parvenu à de grands biens.

— *Soldat de fortune*, Celui qui, par son seul mérite, est parvenu des derniers rangs aux grades les plus élevés : *Dioclétien n'était qu'un* SOLDAT DE FORTUNE. (Volt.)

— *Officier de fortune*, Soldat devenu officier en montant de grade en grade. ‖ S'est dit pour désigner un Officier qui s'engageait pour une somme d'argent.

— *Evêque de fortune*, Evêque qui, sans l'aide de la naissance ou des protections, s'est élevé jusqu'à la position qu'il occupe. ‖ Cette locution n'est plus en usage.

— *Jeux, coups, caprices de la fortune*, Grands changements qui arrivent aux hommes et aux Etats, et qui causent leur élévation inattendue ou leur abaissement soudain.

— *Roue de la fortune*, Par allusion à la roue sur laquelle les anciens représentaient la déesse de la Fortune, Accidents, hasards divers qui se succèdent : *La* ROUE DE LA FORTUNE *a tourné; les riches d'hier sont aujourd'hui des misérables.* ‖ *Roue de fortune*, Roue dans laquelle on mettait les numéros, pour le tirage des loteries publiques. ‖ *Attacher un clou à la roue de la fortune*, Trouver moyen de fixer la fortune.

— *Fortune du pot*, Repas qu'on prend tel quel, sans que les personnes qui l'offrent aient été prévenues de le préparer : *Puisque vous nous surprenez, vous dînerez à la* FORTUNE DU POT.

— *Faire fortune* ou *sa fortune*, S'enrichir : *Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a* FAIT *une grande* FORTUNE, *de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il veut l'avoir.* (La Bruy.) FAIRE FORTUNE *est une si belle phrase et qui dit une si bonne chose qu'elle est d'un usage universel.* (La Bruy.) *On veut trop* FAIRE FORTUNE *aujourd'hui, et on craint trop de la perdre quand on l'a faite.* (Bernis.) *Il faut moins d'esprit pour* FAIRE FORTUNE *que pour s'en faire honneur.* (Sanial-Dubay.) *Antonelli* A FAIT FORTUNE *au détriment de la nation, du pape et de l'Eglise.* (E. About.) ‖ Réussir, avoir du succès, en parlant des personnes ou des choses : *Ce mot* FIT FORTUNE. *Pour* FAIRE FORTUNE *en littérature, il faut blesser tout le monde, même vos amis.* (Balz.)

Un homme ne *fait* point *fortune* en son pays.
REGNARD.

Jusqu'à présent la Trinité
Chez moi n'avait pas *fait fortune*;
Mais, en réunissant les trois Grâces en une,
Vous avez confondu mon incrédulité.
VOLTAIRE.

— *Tenter fortune*, S'engager dans une entreprise dont le succès dépend en grande partie du hasard, d'événements qu'il est impossible de prévoir ni de régler : *Aller* TENTER FORTUNE *sur mer.*

— *Chercher fortune*, Etre ou se mettre en quête des occasions qui peuvent procurer des richesses : *Montluc, dès l'enfance, dut* CHERCHER FORTUNE *et se frayer sa voie.* (Ste-Beuve.)

— *Brusquer la fortune*, Tenter de réussir par des moyens prompts et hasardeux.

— *Adorer, encenser la fortune*, *Sacrifier à la fortune*, S'attacher à ceux qui sont en faveur, en crédit, qui occupent une haute position.

— *Faire contre fortune bon cœur*, *contre mauvaise fortune bon cœur*, Ne pas se laisser abattre par les échecs, par les revers.

— Prov. *Chacun est artisan de sa fortune*, Chacun peut se rendre heureux dans son état; notre bonheur dépend de nous. ‖ *La fortune rit aux sots*, Les sots font plus souvent fortune que les gens d'esprit. ‖ *Assez va qui fortune passe*, Celui qui survit à la mauvaise fortune peut en posséder une meilleure. ‖ *Grande fortune, grande servitude*, Celui qui possède de grands biens est toujours esclave, par les soins que ces biens lui imposent. ‖ *Bien danse à qui la fortune chante*, Se dit d'une personne qui voit tout lui réussir à souhait, et qui doit ses avantages moins à son mérite qu'à l'aveugle faveur du sort. ‖ *Nul qui ne sache danser quand la fortune joue du violon*, L'amour du gain rend capable de tout, donne de l'habileté ou de la volonté pour tout faire.

On personnifie très-souvent la fortune : *Aux premières caresses de la* FORTUNE, *gardez-vous de tourner le dos à vos anciens amis.* (Confucius.) *La* FORTUNE, *c'est une courtisane.* (Shakspeare.) *La* FORTUNE *est comme les grands seigneurs qui aiment mieux faire des libéralités que de payer leurs dettes : elle ne donne rien aux gens de mérite, elle réserve toutes ses faveurs pour les ignorants et les sots.* (Scarron.) *La* FORTUNE *veut être prise de force.* (Boss.) *La* FORTUNE *a beau élever certaines gens, elle ne leur apprend pas à vivre.* (Bussy-Rab.) *Il n'y a point d'homme que la* FORTUNE *ne vienne visiter une fois dans sa vie; mais, lorsqu'elle ne le trouve pas prêt à la recevoir, elle entre par la porte et sort par la fenêtre.* (Montesq.) *Ma foi, la* FORTUNE *n'est pas si aveugle que l'on pense; elle fait assez bien toutes choses et donne à chacun, comme l'on dit, la robe selon le froid.* (Campistron). *Ce n'est que la* FORTUNE *qui décide de la réputation : celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé.* (Frédéric II.) *La* FORTUNE *arrange plaisamment les événements de ce monde.* (Volt.) *La* FORTUNE *est aveugle et pousse loin ses caprices.* (Nourrisson.) *La* FORTUNE *est femme, elle n'aime que les jeunes gens.* (J. de Maistre.) *La* FORTUNE *et moi, nous nous sommes pris en grippe aussitôt que nous nous sommes vus.* (Chateaub.) *Tout le monde adore la* FORTUNE, *et tout le monde s'en plaint.* (De Ségur.) *En sa qualité de femme, la* FORTUNE *aime les audacieux, audaces fortuna juvat.* (A. Karr.)

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la *fortune.*
LA FONTAINE.

Nous accusons toujours de notre propre tort
La *fortune* ou la Providence.
FR. DE NEUFCHATEAU.

De tous les vains mortels la *fortune* se joue :
Aujourd'ui sur le trône, et demain dans la boue.
FRÉVILLE.

Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort.
Bref, la *fortune* a toujours tort.
LA FONTAINE.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
J.-B. ROUSSEAU.

— Mythol. rom. *Fortune féminine*, Déesse en honneur à Rome, depuis la retraite de Coriolan, qui se laissa fléchir par les prières de sa mère et de sa femme.

— Anc. cout. *Fortune d'or, d'argent*, Or, argent trouvé dans la terre.

— Mar. Voile carrée volante, qu'on grée sur le mât de misaine des sloops et des goëlettes, et sur le mât unique des cotres et autres bâtiments à voiles auriques. ‖ *Voile de fortune*, Voile dont l'emploi n'est que momentané, et qu'on installe quand le vent mollit, pour suppléer autant que possible à son insuffisance. ‖ *Haubans de fortune*, Faux haubans qu'on installe lorsque les premiers ont cassé, ou lorsqu'on craint leur rupture dans un gros temps. ‖ *Mât, gouvernail, vergue, etc., de fortune*, Appareil provisoire, construit avec les seules ressources du bord, pour remplacer un appareil semblable avarié ou brisé. ‖ *Fortune de mer*, Accidents qui peuvent arriver aux marins et à ceux qui naviguent sur mer : *Assurer son vaisseau contre les* FORTUNES DE MER. ‖ *Fortune de vent*, Gros temps.

— Loc. adv. anc. *De fortune*, Par hasard, par aventure : *De sorte que si le maître s'était trouvé là* DE FORTUNE, *j'aurais pu répondre à ses reproches : « Pardon, maître! je ne maraude pas; c'est que je glane. »* (Ch. Nod.)

Comme elle disait ces mots,
Le loup *de fortune* passe.
LA FONTAINE.

— **Syn. Fortune, hasard, sort.** De ces trois mots, *hasard* est le plus général; il s'applique à tous les événements dont la cause est inconnue. *Fortune* et *sort*, au contraire, ne s'appliquent qu'aux événements relatifs à la vie des hommes, à leur bonheur ou à leur malheur; mais, par le mot *fortune*, on entend cette déesse mythologique ou cet ensemble de causes inconnues qui règle à la fois la destinée de tous les hommes; ou bien on fait penser à quelque chose de grand, d'important, soit en bien soit en mal. *Sort* est plus spécial, il représente la destinée individuelle comme un lot pris à part, et sous un point de vue d'une moindre importance. Un général vaincu dira qu'il est trahi par la *fortune;* un homme dont la santé est mauvaise se plaindra de son malheureux *sort.*

— **Antonyme.** Infortune.

— **Epithètes.** Prompte, rapide, subite, imprévue, élevée, brillante, éclatante, étonnante, surprenante, immense, énorme, colossale, haute, illustre, noble, glorieuse, honorable, assurée, certaine, fixe, fixée, prospère, propice, favorable, bonne, heureuse, paisible, tranquille, triomphante, radieuse, éblouissante, orgueilleuse, insolente, scandaleuse, aisée, modique, majeure, médiocre, humble, modeste, obscure, bornée, commune, diverse, variable, légitime, chancelante, caduque, fragile, passagère, éphémère, flottante, idéale, imaginaire, épuisée, renversée, évanouie, prodiguée, ruinée, écroulée, dissipée, relevée, réparée, rétablie, disputée, injuste, illégitime, coupable, criminelle, honteuse, basse, abjecte, mauvaise, adverse. — Aveugle, injuste, frivole, capricieuse, mobile, changeante, inconstante, infidèle, volage, variable, errante, vagabonde, trompeuse, perfide, arrogante, altière, superbe, orgueilleuse, vaniteuse, ingrate, hasardeuse, envieuse, jalouse, perverse, ennemie, sévère, cruelle, inflexible, impitoyable, implacable, sourde, acharnée, opiniâtre, obstinée, puissante, redoutable, propice, fidèle, stable, enchaînée.

— **Encycl.** Econ. politiq. *Fortune publique.* V. BUDGET, DOMAINE et IMPÔT.

— *Fortunes particulières.* V. CAPITAL et RICHESSE.

— **Allus. hist. Tu portes César et sa fortune,** Paroles prononcées par César dans une circonstance critique.

A l'approche de César, Pompée, désespérant de défendre l'Italie, quitta Rome, accompagné d'un grand nombre da sénateurs, de magistrats et de citoyens, et passa en Grèce où il rassembla une armée. César l'y suivit. Ayant débarqué à la tête de cinq légions, il apprend que la flotte qui lui amenait des vivres et des renforts a été battue et dispersée par celle de Pompée. Dans la situation critique où cette circonstance l'a placé, il prend la résolution d'aller au-devant d'Antoine, qui devait lui amener des secours, et se jette seul dans un bateau de pêcheur. Une tempête s'élève pendant la traversée et menace de submerger la fragile embarcation. Le pilote épouvanté veut rentrer au port; c'est alors que le héros lui dit ce mot fameux rapporté par Plutarque : *Que crains-tu? tu portes César et sa fortune!*

Quelques jours après, il écrasait son rival dans les champs de Pharsale.

« Napoléon arriva entre onze heures du soir et minuit au bord du grand Danube, et voulut le passer immédiatement. Le péril était grave; car, outre une obscurité profonde, il fallait braver les énormes corps flottants que le courant entraînait, et qui, heurtant la frêle barque dans laquelle Napoléon allait monter, pouvaient la submerger. Mais il n'y avait pas à hésiter en présence des grands devoirs qui restaient à remplir, et, avec la confiance de *César au milieu des flots de l'Epire*, Napoléon s'embarqua sur un esquif, accompagné de Berthier et de Savary, conduit par quelques pontonniers intrépides, qui le transportèrent sain et sauf sur l'autre rive. »
THIERS.

« Une nuit d'hiver, une nuit d'orage, il a vu, ce château d'Eu, arriver, sous l'habit d'un villageois, le roi de ces demeures, le roi accompagné de la reine et suivi de quelques serviteurs fidèles. Le lendemain, une barque se perdit dans le nuage au milieu de l'Océan irrité. Cette barque de pêcheur emportait dans les abîmes *le roi et sa fortune.* »
J. JANIN.

« Lorsque, six ans plus tard, son fils eut terminé sa tragédie de *Jugurtha*, Mme Lagrange-Chancel pensa qu'un tel génie n'était point fait pour la province, mais pour la capitale, où l'attendaient la gloire et la fortune; et un beau matin de l'année 1691, le coche qui *portait Lagrange-Chancel et sa fortune* entra dans Paris par la porte Saint-Antoine. »
TAXILE DELORD.

— **Ouvrez, c'est la fortune de la France,** Phrase fameuse que l'on met dans la bouche de Philippe de Valois, après sa défaite à Crécy.

La bataille de Crécy (1346) est un des plus grands désastres qu'ait essuyés la France. Les Anglais comptaient à peine 30,000 hommes; les Français étaient plus de 100,000. L'armée anglaise battait en retraite, serrée de près par Philippe VI, et se trouvait dans la position la plus critique. Tous les ponts de la Somme étaient occupés par les Français; Edouard, cerné de toutes parts, privé de vivres et de secours, était à moitié vaincu avant de combattre; il ne fallait qu'attendre. Mais l'impétuosité désordonnée et l'indiscipline de la chevalerie française perdit tout. Ils s'élancèrent tumultueusement, à l'envi les uns des autres, contre un ennemi trois fois moins nombreux, mais dont toutes les dispositions avaient été prises avec prudence, et qui exécutait avec autant de calme que de bravoure les ordres transmis par les chefs. La défaite se changea en déroute, et les Anglais n'eurent bientôt plus qu'à tuer. Onze princes, 1,200 chevaliers et 30,000 soldats restèrent sur le champ de bataille. Enfin, au dire de Froissart, le nombre des Français tués surpassait celui de l'armée victorieuse. Edouard fit inhumer en terre sainte les corps de tous les grands chevaliers.

« C'était, dit M. Henri Martin, la chevalerie elle-même qu'on portait au tombeau. La bataille de Crécy démontre sans réplique l'impuissance de cette milice féodale qui avait usurpé en Occident la place des immortelles légions romaines; elle fait voir la chevalerie vaincue en bataille rangée par l'infanterie; car les gens d'armes anglais n'avaient combattu que comme infanterie de réserve. La féodalité était vaincue, et elle ne devait sa défaite qu'à elle-même, qu'à ses vices radicaux, à son incurable indiscipline... Ainsi la milice féodale a été jugée et condamnée à Crécy; l'honneur du moins lui reste; mais après Crécy va venir Poitiers, et elle ne pourra même plus dire : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

On fut obligé d'arracher le roi de France du champ de bataille. « La nuit pluvieuse et obscure, dit Chateaubriand, favorisa la retraite de Philippe. Il arriva au château de Broye; les portes en étaient fermées. On appela le commandant; celui-ci vint sur les créneaux et dit : « Qu'est-ce là? Qui appelle » à cette heure? » Le roi répondit : *Ouvrez; c'est la fortune de la France.* Parole plus belle que celle de César dans la tempête, confiance magnanime, honorable au sujet comme au monarque, et qui peint la grandeur de l'un et de l'autre dans cette monarchie de saint Louis. »

Mais il paraît prouvé aujourd'hui que cette belle réponse a été prononcée avec une légère variante qui en modifie profondément le sens et la valeur. Froissart avait écrit : *Ouvrez; c'est l'infortuné roi de France.* Les commentateurs lurent mal ce texte et imprimèrent : *Ouvrez; c'est la fortune de la France.* Voici, du reste, le texte même de Froissart :

« Sur le vespre tout tard, ainsi que à jour vaillant, se partit le roy Philippe, tout déconforté; il avoit bien raison, lui cinquiesme des barons tout seulement... Si chevaucha ledit roy tout lamentant et complaignant ses gens, jusques au chastel de Broye. Quand il vint à la porte, il la trouva fermée et le pont levé; car il estoit toute nuit, et faisoit moult brun et moult épais. Adonc fit le roy appeler le châtelain, car il vouloit entrer dedans. Si fut appelé et vint avant sur les guérites, et demanda tout haut : « Qui est là? Qui heurte » à cette heure? » Le roy Philippe, qui entendit la voix, répondit et dit : *Ouvrez, ouvrez, châtelain; c'est l'infortuné roi de France.* »

« C'est en s'abandonnant ainsi à la loyauté des Français que Louis XVIII prouve invinciblement la légitimité de ses droits et la solidité de son trône. Il semble qu'il nous ait crié, en arrivant à Calais, comme Philippe de Valois aux portes du château de Broye : *Ouvrez; c'est la fortune de la France.* Nous lui avons ouvert, et nous lui prouverons que nous sommes dignes de l'estime qu'il nous a témoignée, lorsqu'il a si noblement confié à notre foi ses vertus et ses malheurs. »
CHATEAUBRIAND.

— **Allus. littér. L'homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit,** Titre d'une fable de La Fontaine, dont l'application se fait à ceux que la fortune favorise sans qu'ils aient rien fait pour obtenir ses bonnes grâces, tandis que souvent elle fuit ceux qui la poursuivent avec le plus d'acharnement :

« La science de l'homme, c'est comme la fortune; elle vient, non pas à ceux *qui courent après elle*, mais à ceux *qui l'attendent* tranquillement *dans leur lit.* Le père de la philosophie, Socrate, n'est jamais sorti d'Athènes que pour faire son service à l'armée comme soldat. »
H. RIGAULT.

Fortune (DE LA), traité de Plutarque, compris au nombre de ses œuvres morales. Il contient neuf chapitres, et a pour objet de démontrer que la vertu, en général, est l'œuvre de la prudence et non du hasard ou de la fortune. Il ne faut pas chercher de métaphysique ni d'intention démonstrative dans les écrits de Plutarque. Il énonce son opinion, la confirme à l'aide de faits historiques plus ou moins bien établis, et la donne pour ce qu'elle vaut. Le charme du style et l'honnêteté de l'auteur en font tout le mérite, et ce mérite est grand. Peut-être, il est vrai, doit-il quelque chose à l'immortelle traduction d'Amyot, que la critique estime valoir mieux que l'original. Ici, Plutarque, fidèle à sa méthode ordinaire, se demande s'il faut imputer au hasard la préférence accordée volontairement par Aristide à la pauvreté sur les richesses; si le hasard est pour quelque chose dans la conduite de Scipion, qui ne prit aucune part à l'immense butin conquis par les Romains placés sous ses ordres lors de la prise de Carthage. Il demande également si le hasard est pour quelque chose dans l'acte d'un homme qui vend sa patrie à l'ennemi pour de l'argent. S'il en était ainsi, le bien et le mal seraient des mots vides de sens. A un autre point de vue, l'homme ne posséderait point la raison; car la raison consiste à distinguer entre les actes qu'on peut ou non commettre. En faire un bon choix se nomme avoir de la prudence, et l'exercice constant de la prudence procure la sagesse. L'auteur émaille sa dissertation d'emprunts faits aux meilleurs poëtes de la Grèce. A propos des actes des hommes, il cite Sophocle, qu'Amyot traduit en vers :

Ce qui se peut enseigner, je l'apprends,
Ce qui trouver, à le chercher me prends,
Et ce qu'il faut que de là-haut descende,
En ma prière aux dieux je le demande.

A supposer que l'on vive sous l'empire du Destin, la science et la réflexion sont inutiles. On objecte à Plutarque que les sens sont les canaux par lesquels le Destin manifeste sa volonté à notre âme. Il répond que les sens nous transmettent des faits naturels dont l'âme juge ensuite. S'ils étaient les ministres du Destin, il faudrait les honorer comme des dieux. L'âme, en réalité, domine les sens, qui ne sont que ses organes. C'est la raison qui rend l'homme supérieur aux bêtes soumises au joug de la nécessité ou de l'instinct qui est une forme de la nécessité. Les animaux nous dépassent quelquefois par leur richesse physique. La plupart ont reçu de la nature des armes défensives ou offensives. Seul, l'homme, comme dit Platon, « est abandonné de la nature tout nu, sans armes, sans chaussure et sans vesture. » Mais la raison lui tient lieu des avantages qu'il n'a pas sous ce rapport. Par elle, il s'est emparé du droit de gouverner le règne animal comme le règne végétal, de dompter jusqu'à la matière inerte, qu'il sait approprier à ses besoins, et le hasard n'est pour rien dans l'établissement de cette domination. La supériorité de l'homme dans les arts ne saurait, elle non plus, être l'œuvre du hasard, mais de l'intelligence qui dirige la volonté; de sorte que la prudence dans laquelle Plutarque résume la science pratique de l'homme est une vertu réelle, et précisément ce par quoi l'on prouve que le hasard n'existe point. Plutarque compare la prudence à un général d'armée, afin de mieux faire comprendre le caractère d'universalité qui lui appartient. Il met en scène le général athénien Iphicrate, à qui l'on disait : « A quoi servez-vous? vous ne portez point de pique, vous n'êtes point archer, vous n'appartenez à aucune arme. — Je sers, dit Iphicrate, à faire marcher tout le monde, et cela suffit. » — « Ainsi, ajoute Plutarque, la prudence, ce n'est ni de l'or, ni de l'argent, ni de la gloire, ni de la santé, ni de la force, ni de la beauté. Qu'est-ce donc? C'est le talent de bien user de ces choses-là. »

Fortune (DISCOURS SUR LA), de Dion Chrysostome. V. DISCOURS.

— **Allus. hist. La fortune de Barradat.** V. BARRADAT.

Fortune (UNE BONNE), opéra-comique en un acte, paroles d'Edouard et de Second, musique d'Adolphe Adam, représenté à l'Opéra-Comique le 23 janvier 1834. La scène se passe à Florence. Un jeune Français, nommé Isidore, est épris d'une demoiselle Flora, que courtise également un autre Français nommé Darcy. Pour la soustraire aux entreprises de son rival, le premier enlève la belle; mais, au lieu de la jeune fille, c'est une vieille qui a nom Rorabella qu'il emmène avec lui. Un commissaire, informé du rapt, se présente chez Isidore et reconnaît en Rorabella une femme qu'il a séduite il y a quarante ans. Pour ne pas s'arrêter lui-même comme ravisseur, il se résigne à l'épouser, et Isidore unit son sort à celui de sa Dulcinée. Ce n'est, on le voit, qu'une farce italienne, qui convenait bien au genre de musique du compositeur. Il y a dans la partition de jolis motifs, pimpants et légers, qui en ont fait un agréable lever de rideau.

FORTUNE (la) ou ΤΥΧΗ (*Tykhé*), divinité allégorique du polythéisme gréco-romain, symbole de l'occurrence et de l'occasion, dispensatrice capricieuse du bonheur et du malheur des humains. Elle était donnée par Pindare comme fille de Jupiter; mais Hésiode la fait naître de l'Océan et de Téthys, et l'hymne à Démêter la met au nombre des océanides qui jouaient avec Proserpine dans les molles prairies :

Tykhé, Mélobosis et la belle Ianthé.

On la représente aveugle, chauve ou avec des plumes sur la tête, ailée, tenant à la main une corne d'abondance, ou avec un soleil et un croissant sur la tête, un gouvernail dans les mains, un globe ou une roue sous son pied, etc.

La plupart de ces symboles marquent son pouvoir; les autres, sa mobilité et son inconstance. Sur une antique cornaline, on voit deux Victoires présenter chacune une couronne à la Fortune.

Ses principaux temples se trouvaient à Smyrne, à Sicyone, à Rhamnonte, dans l'Attique (d'où son surnom de Rhamnusia), à Antium et à Préneste, dans le Latium. Dans ces deux dernières villes, elle était considérée comme une déesse prophétique. A Rome, elle n'avait pas moins de vingt-six temples, dont les plus anciens avaient, disait-on, été fondés par Servius Tullius.

La plupart de ces temples étaient consacrés à des aspects particuliers de la Fortune ou à des génies ou divinités, Fortunes chargées d'un rôle spécial. Le symbole le plus ordinaire des divinités Fortunes était le serpent.

— I. LA TYKHÉ HELLÉNIQUE. Bien que le nom grec de la Fortune, *Tykhé*, se rencontre dans les textes homériques et hésiodiques, cette divinité ne paraît pas avoir eu de bonne heure une grande importance chez les Grecs.

Voici, en effet, le détail des fonctions de cette dernière déesse, tel que nous le lisons dans Hésiode. Ce poëte, dans sa *Théogonie*, la confond avec Hécate, qu'il fait descendre de Phœbé, fille d'Ouranos.

« Zeus lui accorda, dit-il, le glorieux privilége de commander sur la terre et sur la mer stérile. Déjà sous Ouranos, couronnée d'étoiles, elle avait obtenu cet emploi, et elle jouit des plus grands honneurs parmi les dieux immortels; car aujourd'hui, lorqu'un des hommes, enfants de la terre, célèbre selon l'usage des sacrifices expiatoires, c'est Hécate qu'il invoque, et soudain la céleste faveur environne le suppliant dont la bienveillante déesse accueille les prières; elle lui prodigue le bonheur, puisqu'elle en a le pouvoir. Tous les priviléges partagés entre les nombreux enfants de Gæa et d'Ouranos, elle seule les réunit. Le fils de Chronos ne lui a ni dérobé ni arraché aucune des prérogatives qui lui échurent sous les Titans, ces premiers dieux... Quand elle veut favoriser un mortel, elle l'assiste avec empressement, et, selon sa volonté, le fait briller dans l'assemblée des peuples. Lorsque les hommes s'arment pour le combat meurtrier, c'est elle qui, à son gré, se hâte de lui accorder la victoire et de prodiguer la gloire au vainqueur. Aux jours où l'on rend la justice, elle s'assied auprès des rois vénérables. Si elle voit des rivaux lutter dans l'arène, toujours propice, elle vient les encourager et les secourir... Quand elle le veut, elle protége les écuyers qui montent sur les chars. Elle est également favorable aux navigateurs qui affrontent le trajet difficile de la mer azurée. »

Cette définition n'est-elle pas celle de la Fortune, qui aime également les entreprises audacieuses, suivant l'aphorisme latin : *Audaces fortuna juvat?* Ajoutons qu'à Rhamnonte, Tykhé et Némésis étaient en quelque sorte confondues dans un même culte.

Il est également facile de reconnaître, notamment sur les monnaies de Smyrne et des autres villes de l'Asie Mineure, les caractères de la Fortune mêlés à ceux des divinités guerrières et lunaires de l'Asie ou de la Grèce. On voit sur les médailles de Smyrne une femme, la tête tournée, tantôt vêtue de la *stola* et tenant la lance, tantôt armée de la bipenne et de la *pelta*, comme les Amazones. On rencontre un génie féminin analogue, armé de la lance et coiffé du casque. Ailleurs apparaissent clairement tous les attributs de la Fortune : le modius, le frein, la roue, la proue de navire, le gouvernail, la corne d'abondance et les ailes, pour caractériser une personnification équivoque, qui tient quelquefois des épis à la main. M. Maury est porté à voir dans toutes ces figurations l'œuvre d'un symbolisme analogue, qui serait parti de l'Amazone primitive pour aboutir à la Tykhé, si commune à l'époque impériale.

Ce fut lorsque le culte de Tykhé eut acquis une importance qu'il n'avait pas au temps d'Hésiode, que Pindare lui donna pour père le roi même l'Olympe. Cet auteur désigne la Fortune par l'épithète bien remarquable de *phérépolis*, où l'on trouve adjoint au nom de la ville, *polis*, le radical primitif de *fors* ou de *fortuna.*

On attribuait à l'architecte et sculpteur Boupalos l'idée d'avoir représenté une statue de la Fortune, qu'il exécutait pour la ville de Smyrne, avec l'étoile polaire sur la tête et la corne d'Amalthée à la main gauche. C'est de cette corne que sortent indistinctement les biens et les maux.

Il faut signaler, parmi les Fortunes helléniques et asiatiques, celles de Smyrne, de Sicyone, de Rhamnonte.

— *La Fortune d'Egine.* Elle portait la corne d'Amalthée, auprès de laquelle se tenait un Cupidon ailé ou un Génie.

— *La Fortune de Phars, en Messénie.* Son temple subsistait encore à l'époque chrétienne; mais les chrétiens avaient brûlé sa statue, qui était de bois, et, par conséquent, très-ancienne.

— *La Fortune de Thèbes.* Elle portait Plutus enfant, pour signifier qu'elle était comme la nourrice et la mère du dieu des richesses.

Parmi les villes qui se plaçaient sous la protection spéciale d'une Fortune topique, les médailles nous font connaître principalement celles de Lébadée, d'Attæa en Phrygie et de Tarse. La Fortune d'Attæa est représentée par une tête de femme couronnée de tours; celle de Tarse est assise sur des rochers; elle a devant ses pieds l'image d'un fleuve et porte des épis dans sa main droite.

— II. LA FORTUNE ITALIQUE. Le culte de la Fortune était déjà fort répandu dans l'Italie primitive. Varron le rencontra chez les Sabins, et une ville d'Ombrie portait le nom de Temple de la Fortune (*Fanum Fortunæ*). Chez les Latins, la Fortune d'Antium et celle de Préneste étaient honorées dès la plus haute antiquité, et Tite-Live en cite une autre sur l'Algide, la fameuse montagne des Eques. La déesse *Fortuna*, dont le nom est latin, fut considérée primitivement comme une déesse du bonheur; elle devint par la suite une déesse du bien et du mal, considérés indifféremment. Les Etrusques lui donnaient des ailes, mais des ailes de papillon. Dans un monument de travail étrusque, elle porte un caducée, et de la main droite elle soulève, comme Némésis, la draperie qui lui couvre le sein. Le casque en tête, elle est debout sur un globe qu'elle touche à peine de la pointe des pieds.

Donnons ici quelques détails particuliers sur les Fortunes de Préneste et d'Antium, dont les oracles (*sortes antiates, sortes prænestinæ*) furent si célèbres chez les anciens, et sur celle de Volsinies, désignée sous le nom particulier de *Nortia.*

— *Nortia de Volsinies.* On fichait tous les ans un clou dans son temple comme dans celui de Jupiter Capitolin à Rome.

— *Fortuna Primigenia de Préneste.* C'était une déesse de la nature et de la destinée; on la regardait comme la mère de Jupiter et de Junon. On racontait qu'un noble prénestin, Numerius Sufficius, averti par de nombreux signes, avait creusé le roc en un certain endroit et trouvé des *sorts*, c'est-à-dire des baguettes de chêne où étaient gravées en lettres antiques les volontés de la déesse. On montrait non-seulement les baguettes, mais la place précise où s'était accompli le prodige, dans le temple même de la Fortune, à côté de l'image qui la représentait, tenant ses deux enfants sur ses genoux. Pour interroger l'oracle, on sacrifiait d'abord à la déesse, puis un enfant mêlait les fameuses baguettes et en tirait une.

Primigenia, nom donné à cette divinité, signifiait la *première créée.* En effet, les plus grands dieux étaient sortis de son sein. On adorait les deux enfants à côté de leur mère, Jupiter sous le nom de *Jupiter puer.* On célébrait en l'honneur de la déesse une grande fête le 11 avril, et on fixait alors un jour où l'oracle serait accessible à tout venant.

On pense que ce culte remontait à une très-haute antiquité; mais il ne fut qu'assez tard reconnu de Rome, qui voyait dans Préneste une dangereuse rivale. Lors de la première guerre punique, un consul qui s'était rendu à Préneste pour y consulter l'oracle avant d'entrer en campagne, fut rappelé en toute hâte par le sénat, sous peine de mort. Mais quand, dans la seconde guerre contre les Carthaginois, Préneste eut mérité, par sa vaillante défense de Casilinum, la reconnaissance et l'amitié des Romains, la *Fortuna Primigenia* de cette ville acquit une très-grande popularité jusque dans Rome, et c'est sans doute cette divinité que Plutarque rappelle sous le même nom parmi les diverses Fortunes romaines. Lors des guerres civiles de Marius et de Sylla, son temple, le plus célèbre des monuments élevés à la Fortune, fut dévasté par ce dernier, mais reconstruit ensuite par le dictateur lui-même avec plus de luxe encore. De l'édifice élevé par Sylla, il reste, à Palestrine, près du palais Barberini qui en occupe la place, un mur de brique, où l'on voit une grande quantité de niches, posées les unes sur les autres en deux lignes.

Le temple occupait tout un côté de la montagne où sont situées ces ruines. L'autel se trouvait presque au sommet de la hauteur, surmonté seulement d'un bois sacré et d'un petit temple dédié à Hercule. Les différentes terrasses de la montagne étaient ornées de bâtiments à l'usage des filles destinées au service de la déesse.

— *Fortune d'Antium.* La Fortune d'Antium, ville maritime très-ancienne, est celle qui a été célébrée par Horace. On disait également, au pluriel, les Fortunes antiates ou antiatives.

« C'étaient en réalité, dit Prelle, deux divinités qu'on adorait dans ce culte, deux sœurs, l'une armée et guerrière, l'autre pacifique. L'une s'appelait, à ce qu'il semble, Fortune équestre; l'autre, Fortune heureuse (*Felix*). Elles rendaient leurs oracles d'après les mouvements qu'on leur imprimait en les portant sur une civière, sorte de superstition qu'on retrouve en Egypte, en Syrie et à Carthage.

— III. LES FORTUNES ROMAINES. A Rome, Servius Tullius, le roi favori du peuple, *le fils de la Fortune*, comme on l'appelait, passait pour avoir fondé le culte de la Fortune, *Fors* ou *Fortuna.* Ce culte dura aussi longtemps que l'empire, et, jusqu'aux derniers jours du paganisme, les Romains jurèrent par la Fortune de l'empereur. Le culte de la Fortune répondait à la fois chez les Romains, peuple peu philosophe, aux conceptions distinctes de destinée, de hasard, de fatalité, d'occasion, d'heur et de malheur, de plaisir et de peine. Il y avait des Fortunes à Rome pour tous les moments de la vie, pour toutes les situations.

Plusieurs des surnoms qu'on lui donnait s'appliquaient à son inconstance ou aux formes diverses dont elle accueillait les prières qu'on lui adressait; les autres rappelaient, ou la fonction spéciale qui lui était attribuée, ou les circonstances sous l'empire desquelles tel ou tel autel de la Fortune avait été consacré. Mentionnons ici les principales de ces qualifications.

— *Fortune du Forum Boarium.* L'origine de son culte et la fondation de son temple étaient attribuées à Servius Tullius.

Cette *Fortune* rappelait aux Romains les tristes souvenirs de la fin du roi Servius, et leur inspirait des pensées de deuil. On voyait ou on croyait y voir, à côté de la statue de la déesse, une statue de ce prince, statue toute voilée, qu'il était défendu de toucher, et dont on racontait de merveilleuses choses. La statue était en bois doré, recouverte de deux toges d'un vieux tissu que, disait-on, la reine Tanaquil avait filé. Pour expliquer la présence de ces voiles, on affectait de dire que Fortuna, amoureuse de Servius, venait chez lui la nuit, en cachette et voilée. D'autres assuraient qu'après la mort de Servius on